



Sur la Voie Sacrée,
en route
pour Verdun.

Service Photographique des Armées - 1933

«CE QUI DEMEURE...»

des morts de la Grande Guerre

**Recueil de lettres de soldats
présentées par Jacques Benoist-Méchin**

Avec l'aimable autorisation de son auteur, notre ami Christian Brosio, nous reproduisons ici l'article qu'il consacrait dans «Le Spectacle du Monde» de janvier 2001, à la réédition d'un ouvrage de Jacques Benoist - Méchin, ouvrage qui se révèle être un véritable testament spirituel du grand historien.

Hanté, comme nombre d'écrivains de sa génération, par le premier conflit mondial, Jacques Benoist-Méchin — qui venait d'achever la publication de sa monumentale Histoire de l'armée allemande — avait rassemblé, dans le dessein de les éditer, cent quatre-vingt-quinze lettres de trente-neuf soldats français tombés entre 1914 et 1918, lorsque, à l'automne 1939, la guerre s'abattit, à nouveau, sur l'Europe. «Quand je retrouvai ces textes, en rentrant de captivité, expliquait-t-il, je n'osai plus en faire usage. Pouvais-je, sans ressentir une brûlure profonde, les confronter avec le présent ? A travers l'enfer de Dunkerque, l'ouragan de Verdun ne semblait plus qu'un grondement lointain. Et Rethondes avait obscurci le souvenir de Rethondes».

Ce n'est qu'à l'été 1942, peu avant d'être délogé de ses responsabilités ministérielles (il fut secrétaire d'Etat, chargé des rapports franco-allemands), qu'il les publia, précédées d'une forte introduction, chez Albin Michel. Les éditions Bartillat ont eu l'excellente idée de les rééditer, avec une belle préface de Guy Dupré.

Lors de leur première publication, en 1942, Benoist-Méchin leur trouva encore «plus d'éclat et de vertu (qu'en 1939), comme si elles s'étaient nourries de nos propres épreuves».

Une source d'inspiration pour le présent et l'avenir

C'est que, à ses yeux, dans le désarroi consécutif au désastre de 1940, ce témoignage de la geste sacrificielle des «poilus» de 14-18 devait constituer une source d'inspiration première pour le présent et l'avenir. Non pas dans la perspective d'une revanche armée classique — qu'il redoutait ne pouvoir être obtenue que par le concours de forces auxquelles serait sacrifiée la substance même de la civilisation française —, mais dans celle d'un redressement intellectuel, moral et spirituel sans lequel toute tentative de redressement national ne serait qu'illusion.

Qu'expriment les missives de ces combattants de tous grades — officiers, sous-officiers, hommes de troupe —, de toutes conditions — aristocrates, bourgeois, écrivains (Péguy, Fournier, Pergaud, Cochin), paysans, artisans, ouvriers —, de toutes opinions — royalistes, républicains, socialistes, conservateurs ou révolutionnaires, catholiques ou athées — ? Derrière la diversité des tempéraments, une commune somme d'énergie et de vertus, une commune ascèse qui a élevé ces hommes jusque vers des sommets

«encore jamais atteints», fruits du «fonds commun de la race».

«L'harmonie profonde qui naît de la confrontation de leurs témoignages, remarque Benoist-Méchin, est d'autant plus émouvante qu'elle découle non d'une discipline factice, mais du long modelage des siècles. Peut-on lire ces pages, je le demande, sans avoir une vision plus claire de ce qu'est le type français !».

En effet, les soldats de la Marne et de Verdun n'étaient pas des abstractions surgies de nulle part, «mais étaient pour la plupart pétris de la même chair que les héros des Chansons de geste et les artisans de nos cathédrales».

C'est cet héritage qui leur permit de tenir, durant cinquante-deux mois, «dans un corps-à-corps épuisant, au cours duquel s'est effectué un modelage des caractères et une transfiguration des âmes».

Des sentiments, produits d'une longue civilisation

Que racontent ces lettres ?

L'horreur détaillée de la guerre au quotidien, le sang, la boue, la vermine, la mitraille, la peur, la détresse, mais aussi, toujours, le sens du devoir à accomplir, l'amour charnel de la patrie, la fraternité des tranchées, et encore l'évocation de la «nature amie». Il émane de ces hommes plongés dans l'enfer une noblesse de sentiments, une délicatesse d'âme, produits d'une longue civilisation. Témoin, parmi tant d'autres, ce mot du soldat Hardy — un enfant de l'Assistance publique —, en 1917, qui craint de mourir avant d'avoir pu remercier son commandant pour l'envoi d'un œuf de Pâques : «Mon Commandant, ayant une mission, petite, il

est vrai, mais assez hasardeuse, le lieutenant m'a fait l'honneur de m'y envoyer ; c'est donc sans déplaisir que je pars, car c'est plutôt ma place qu'à n'importe lequel. Mais, comme il se peut que j'y reste, je vous remercie, ainsi que Mlle Y..., d'avoir pensé à m'envoyer un œuf de Pâques. Aussi, mon Commandant, permettez-moi de vous remer-



cier. En avant ! Vive la France ! Si vous recevez cette carte, c'est que je serai tombé pour toujours. En avant quand même !».

La guerre sans haine entre ennemis

C'est ce «type français» qu'il convenait, selon Benoist-Méchin, de sauver en cultivant les mêmes forces et les mêmes vertus

que celles déployées par les auteurs de ces lettres — et leurs millions de compagnons d'armes —, mais, cette fois, «afin de stimuler la genèse d'un nationalisme nouveau, plus large et plus lucide que le bellicisme traditionnel», qui préserverait «la vitalité de la France, au regard des autres nations ; la vitalité de l'Europe au regard des autres civilisations».

Ignorants, pour beaucoup, la haine de l'adversaire — «Je vais à la lutte sans haine contre nos ennemis, mais pour remplir mon devoir de bon Français», écrit à son père le sergent Louis Bieler, la veille même de sa mort, le 24 septembre 1915 —, plus proches même, à bien des égards, de ceux de la tranchée d'en face que de leurs compatriotes de l'arrière, un certain nombre de combattants de 14-18 ressentirent, en effet, comme une nécessité vitale, de sceller une véritable réconciliation franco-allemande dans le sang du sacrifice commun aux deux peuples. Tel le soldat Eugène Lemerrier, qui sera tué le 6 avril 1915 aux Eparges, et qui écrit le 15 novembre 1914 : «L'Allemagne comme la France se dupent elles-mêmes, en prétendant que cette guerre est une lutte de peuple à peuple de nationalité contre nationalité (...). Je voudrais qu'à travers ce nuage de sang, l'on vît un autre problème se poser : celui de la vitalité européenne au regard d'autres civilisations».

Si ce vœu en forme de testament avait été respecté, demandait Benoist-Méchin, «qui oserait affirmer que nous en serions, aujourd'hui, au point où nous en sommes ?».

Christian Brosio

«Ce qui demeure, lettres de soldats tombés au champ d'honneur, 1914-1918». Préface de Guy Dupré. Bartillat, 274 pages, 119 F.

LE MARÉCHAL

Une bien jolie légende... de couverture

J'ai été ému et honoré de voir la photo de ma petite-fille en page de couverture de notre revue «Le Maréchal» du premier trimestre 2001.



Cette photo (qui est la vôtre) a été prise il y a deux ans. Nous étions allés voir nos enfants en séjour à l'Île d'Yeu que je découvrais. Tandis que nous devisions, nous les quatre adultes, et que les trois aînées s'éparpillaient dans le cimetière, je fus étonné de l'attitude de Louise, la plus jeune de nos onze petits-enfants, âgée de quatre ans. Je pris plusieurs photos sans qu'elle le sache et en adressai une à Madame Ménétrel qui me répondit longuement et aimablement.

Que comprenait Louise, que savait-elle ? Elle n'entendait pas, ou peu, parler du Maréchal, en famille. C'est encore entre ma femme, agent de liaison dans la résistance, Croix de Guerre à 18 ans, et moi, ancien de la 2^e D.B., un sujet d'incompréhension. Je tenais à vous préciser que cette photo n'a pas été l'objet d'une pose voulue et artificielle.

Mon père, maire de sa commune avant, pendant l'occupation, après pendant de longues années, ancien combattant de la guerre 14-18, fidèle jusqu'au dernier jour au Maréchal, ne s'en cachant pas, doit du haut du Ciel être heureux de l'hommage de son arrière-petite-fille.

E. de S.